

« Nous sommes ce que nous répétons sans cesse. L'excellence n'est donc pas un acte mais une habitude »

« La vertu morale est le produit de l'habitude, d'où lui est venu son nom »
La vertu est en ce sens une « seconde nature ».

Aristote, *Ethique à Nicomaque*, II, 1, 4 et 5.

« *L'habitude*

L'habitude est une étrangère
Qui supplante en nous la raison :
C'est une ancienne ménagère
Qui s'installe dans la maison.

Mais imprudent qui s'abandonne
A son joug une fois porté !
Cette vieille au pas monotone
Endort la jeune liberté ; [...] »

René-François Sully Prudhomme (1865) *Stances et poèmes*.

« Toutes les fois que la répétition d'un acte ou d'une opération particulière produit une tendance à renouveler le même acte ou la même opération, sans qu'on y soit poussé par un raisonnement, nous disons toujours que cette tendance est l'effet de la coutume. En employant ce mot nous ne prétendons pas donner la raison dernière de cette tendance. Nous indiquons seulement un principe de la nature humaine, universellement admis et qui est bien connu par ses effets. Peut-être ne pouvons-nous pousser plus loin notre enquête, ni prétendre donner la cause de cette cause ; peut-être devons nous nous en contenter comme du principe dernier que nous pouvons assigner à toutes nos conclusions tirées de l'expérience.

L'habitude par là même est le grand guide de la vie. C'est ce principe seul qui nous rend notre expérience profitable et nous fait attendre dans l'avenir une suite d'événements semblable à ceux que nous avons constatés dans le passé. Sans l'influence de l'habitude nous ne connaîtrions de faits que ceux qui seraient immédiatement présents aux sens et à la mémoire ; nous ne saurions comment ajuster les moyens aux fins, ou employer nos pouvoirs naturels à la production d'un effet voulu ».

David Hume *Traité de la nature humaine*, 1739. Extrait de F.-J. Thonnard « *Extraits des grands philosophes* » Paris : Desclée & Cie, 1963, p. 543-544.

« C'est cela le bois mort. La mort est la limite de la plénitude de la mémoire, la limite de la plénitude de l'habitude, la limite de la plénitude du durcissement, vieillissement, amortissement » (p. 113)

« Et la mémoire et l'habitude sont les fourriers de la mort », p. 120.

« Le germe au contraire est à la limite de l'autre bout. Le germe est ce qui est résiduel au minimum ; ce qui est du *tout fait* au minimum [...]. Le germe est ce qui est le moins habitué. [...] C'est ce où il y a le moins de dossiers, le moins de *mémoires*. Le moins de paperasseries, le moins de bureaucratie.
Ou encore c'est ce qui est le plus près de la création », p. 120.

Charles Péguy (1935) *Note conjointe* (Sur Bergson et Descartes). Paris : Gallimard, 320 p.

« Quand on n'a fait qu'accomplir « un tas de choses » dans la vie, on n'a pas atteint grand-chose et on n'a pas réussi dans la vie, p. 199.

Fritz Zorn (1979) *Mars*. Trad. de l'allemand par G. Lambrichs. Paris : Gallimard, 262 p.

« Le roman nous montre comment, dans la vie, tout ce que nous choisissons et apprécions pour sa légèreté se révèle bientôt d'une insupportable pesanteur », p. 25.

« Si la ligne droite est le plus court chemin entre deux points inévitables et fatidiques, les digressions en augmenteront la longueur : et si ces digressions se compliquent, s'emmêlent, s'enchevêtrent au point de nous faire perdre la trace, qui sait si la mort ne nous oubliera pas, si le temps ne s'égarera pas, si nous ne pourrions rester à l'abri dans des cachettes toujours diverses », p. 83.

Italo Calvino (1989) *Leçons américaines. Aide-mémoire pour le prochain millénaire*. Trad. de l'italien par Y. Hersant. Folio. Paris : Gallimard, 198 p.

L'habitude est une notion volontiers présentée de manière péjorative : sédimentation, sclérose, nécrose, elle signifierait une posture de vie basée sur la répétition du même, sécurisante, confortable. Certes de « bonnes habitudes » (ne pas faire d'excès alimentaires, respecter les limitations de vitesse) sont opposées à de « mauvaises habitudes » (fumer, être impoli). Des habitudes pourraient donc être « bonnes » et contribuer à un vivre ensemble pacifié et harmonieux, à un souci de soi, de sa santé. Une question se profile d'emblée : l'éducation ne pourrait-elle, ne devrait-elle pas consister en l'administration de bonnes habitudes, de penser, de juger, d'agir ?

Question subsidiaire : est-il possible de vivre sans habitudes ni sans rituels personnels ou familiaux, sans rites sociaux ?

Commentaire

L'habitude est une notion familière, à la fois péjorative et sécurisante.

Péjorative pourquoi ? S. Prudhomme, C. Péguy et F. Zorn, dans des registres différents nous l'indiquent : elle est mère de conformité, de conformation, de normalité, de normalisation, de sédimentations de conduites, de sclérose voire de nécrose. Bref, de ce point de vue, l'habitude serait mortifère. Spontanément, nous serions sans doute d'accord, au premier degré, pour considérer l'habitude comme une source d'usure touchant à notre propre liberté. Des couples assistent à l'enterrement de leur amour inaugural dans le marbre froid d'un quotidien aussi usant qu'envahissant. Des élèves deviennent complices de l'enterrement de leur désir d'apprendre dans l'implacable airain des notes qui transforment le champ de leurs efforts en jardin botanique de leurs erreurs voire de leurs « fautes ».

Mais sécurisante pourquoi ? S'habituer aux petits (ou grands) défauts de l'autre (la personne aimée) ou des autres présents dans notre vie quotidienne, ne serait-il pas une manière de s'accommoder d'un réel qui, même s'il fut rêvé plus créatif, permet de mener une vie structurée, rassurante, sans surprise déstabilisante. Lorsqu'on y réfléchit, c'est beaucoup : de la déception (d'un surgissement inaugural) compensée par une répétition du même (voire du m'aime) qui protège de l'irruption d'une étrangeté trop altérante. Selon la formule Aristote, l'habitude devient comme notre seconde nature, source d'une

« excellence » vertueuse qui serait comme un sommet. Certes, il faudrait distinguer ce que, dans le langage courant, nous appelons les « mauvaises habitudes » des « bonnes habitudes ». Pour Aristote, les « mauvaises habitudes » sont dans les excès, les « bonnes habitudes » sont dans le « juste milieu ». Pour C. Péguy, toute habitude est mauvaise dès lors qu'elle se nourrit de mémoire sans laisser place à un atome de nouveauté.

Il est donc banal de rappeler que l'habitude est à la fois un cimetière et une chaumière, et que, dans un entre deux, il serait préférable de choisir un chemin buissonnier qui, derrière les cailloux d'un petit Poucet, symbole d'un destin, choisi ou subi, autoriserait un peu d'errance sans déshérence.

Cependant, le philosophe anglais David Hume, défend, au siècle des Lumières (donc le XVIII^{ème} siècle) une thèse empiriste, à la suite de John Locke, son prédécesseur au XVII^{ème} siècle « classique » : l'habitude ne serait-elle pas « le grand guide de notre vie », et plus fondamentalement le « principe dernier que nous pouvons assigner à toutes nos conclusions tirées de l'expérience » ? Après tout, pour connaître et juger en connaissance de cause, qu'avons-nous comme repère si ce n'est notre expérience de tous les jours, les répétitions que nous y observons et les généralisations que nous en tirons ? Par exemple, dans certaines conditions atmosphériques et physiques, l'eau bout à 100° : une fois, dix fois, mille fois, faut-il le vérifier à chaque occasion ? Est-il meilleure école que l'expérience, et ce dans les domaines scientifiques, sociaux et moraux ? Ainsi, préférer ses proches familiaux, ses voisins, ses amis, dans une démarche d'aide (si nécessaire) n'est-il point spontané, compréhensible et légitime plutôt que de courir au secours d'un « étranger » ? Que feriez-vous nous interroge-t-il ? L'action réclame des priorités : quels sont les critères, non que nous pensons « idéaux », mais quels sont ceux que nous appliquons ?

L'empirisme est difficilement réfutable. C'est pourquoi, face à cette thèse, la formule de Kant est demeurée célèbre : « Hume m'a réveillé de mon sommeil dogmatique ». Et Kant va développer sa philosophie critique, basée sur l'idée qu'une loi scientifique, universellement partageable et vérifiable, ne peut se réduire à une extension de l'expérience : elle repose sur ce qu'il appelle des « jugements synthétiques *a priori* », c'est-à-dire, pour faire vite, sur une nécessité pensée, relevant d'une démarche hypothético-déductive, faisant appel à la logique et à l'expérimentation scientifique : l'expérience, au sens empirique, peut ainsi être validée ou invalidée. Pour Kant, s'en remettre à l'empirisme, serait nier la science et ouvrir la porte à tous les pré-jugés hâtifs. La philosophie elle-même, sans cette exigence scientifique affirmée par Platon (« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre »), relayée, toutes transpositions faites, par Descartes, se réduirait au lit des opinions majoritaires et mes Martiens existeraient sans vérification objective. *La somme des expériences ne fait pas la loi*, ni scientifique, ni éthique.

On se réfère volontiers, dans la vie, à ceux ou celles qui « ont de l'expérience » : mais 20 ans d'expérience dans l'erreur ne confère nulle compétence ! L'expérience n'est pas pour autant disqualifiée : aujourd'hui, maints experts fleurissent sur la scène sociale, avec une formation (expert comptable par exemple) mais aussi sans formation spécifique à tel corps de métier, des experts « autoproclamés », reconnus par des pairs complaisants et invités réguliers des grands médias. La méconnaissance des faits, du terrain, est quand même ennuyeuse (et c'est un euphémisme), prétentieuse parfois, pour qui prétend donner des leçons aux acteurs d'un quotidien souvent ingrat, qui s'investissent, travaillent de leur mieux jusqu'à s'épuiser, s'interrogent sur leur pratique professionnelle, et qui se demandent ce que peuvent bien leur apporter les belles incantations d'une élite en pleine jouissance de pouvoir.

Reconnaissons que, après Kant et malgré Kant, au quotidien, Hume nous « taraude » toujours. Lorsque I. Calvino nous exhorte à voir (à lire) dans le roman « l'insupportable légèreté de l'être » pour reprendre un titre de Milan Kundera, qui nous conduit parfois (souvent ?) à nous enliser dans des pesanteurs rassurantes, que nous signifie-t-il ? Que

la littérature, plus largement l'art, nous révèle le réel que nous camouflons à nos propres yeux sous les couvertures confortables de l'habitude. Ce n'est point pour autant une « leçon de morale », mais une invitation à la lucidité par la voie de la ludicité.

Cela dit, Charles Péguy, disciple de Henri Bergson et de sa théorie de l'élan vital, (cf. *L'évolution créatrice* de Bergson), avait ses « habitudes », par exemple celle d'écrire régulièrement des chroniques dans la revue *La Quinzaine littéraire*... Le problème, le drame même, est que l'habitude est nécessaire pour nous émanciper d'elle : et il est deux formes d'émancipation : la fuite vers d'autres habitudes, ou la création. Mais créer, c'est bien joli : on ne crée pas à partir de rien. Il faut bien des habitudes à travailler, à transformer et à transgresser. En avons-nous toujours le *désir* et un *espoir* à matérialiser ou à incarner ? Entretenir l'habitude repousse la création à plus tard ou à jamais, transgresser l'habitude expose à une insécurité existentielle. Choisir entre les deux est-ce affaire de volonté pure ou de contexte ?

Et enfin, est-ce condamnable de structurer son existence avec des habitudes : l'heure des repas, le rituel du petit déjeuner, celui du coucher, le rituel professionnel de la « pause » café ou autre, celui d'une émission télévisée qu'on aime, etc. ? Que dire des personnes, par exemple âgées, dont le sens de la vie est rythmée par des habitudes, par le plaisir de leurs répétitions ? Elles sont respectables, même si la tentation, selon l'âge, la santé, le mode de vie, les grands projets (réalisés ou non), est grande de prôner une liberté créatrice de tous les instants. Il est des habitudes qui étouffent, d'autres qui sauvent. *La stabilité n'est pas nécessairement la chronique d'un hiver gelé*. Il en est de même des velléités d'émancipation, de création : certaines s'étiolent, d'autres s'envolent. *La créativité n'est pas nécessairement la chronique d'un printemps rêvé*. S'il est un choix existentiel profond, c'est bien celui de nos illusions. Et ce choix, qui est de volonté, est pris dans la gangue d'un contexte de vie le plus souvent subi.

Alors, l'habitude, me direz-vous, qu'en penser ?! Par ce qui peut sembler une pirouette, je dirai : elle est un *berceau* dont il appartient, à chacune et à chacun, de ne pas transformer en *cercueil*. Elle autorise du possible comme elle peut en tuer les germes. Le problème n'est pas l'habitude en elle-même, mais notre rapport aux habitudes que nous avons acquises socialement. Elle est une matière, d'abord molle, qui se durcit progressivement, et cette matière peut nous fossiliser, si nous nous laissons aller, comme elle peut nous libérer si nous la travaillons. Devenir comme l'artiste de sa propre vie n'implique pas la *négation* de ses habitudes mais une *négociation* avec ses habitudes. La volupté de la répétition n'est pas la *géographie* de nos habitudes mais autorise une pluralité de *paysages*. Il est de petites « nuances » qui changent notre regard : un zeste d'imprévu modifie les couleurs et les nervures de nos gestes. Un destin peut toujours devenir un festin.